

Anthropologie et Sociétés



Augustin BERQUE : Le sauvage et l'artifice. Les Japonais devant la nature. Bibliothèque des Sciences humaines, Éditions Gallimard, Paris, 1986, 314 p., index.

Jacques Grondin

L'héritage évolutif : Primatologie, Sociobiologie et Comportement
Volume 12, numéro 3, 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/015049ar>
DOI : <https://doi.org/10.7202/015049ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)
1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Grondin, J. (1988). Compte rendu de [Augustin BERQUE : Le sauvage et l'artifice. Les Japonais devant la nature. Bibliothèque des Sciences humaines, Éditions Gallimard, Paris, 1986, 314 p., index.] *Anthropologie et Sociétés*, 12 (3), 215–217. <https://doi.org/10.7202/015049ar>

Augustin BERQUE : *Le sauvage et l'artifice. Les Japonais devant la nature*, Bibliothèque des Sciences humaines, Éditions Gallimard, Paris, 1986, 314 p., index.

D'une lecture éprouvante, où le masochiste se jure à chaque page que c'est la dernière qu'il lit avant de mettre l'ouvrage au feu, ce pot-pourri nous confirme que Berque comprend très bien le japonais; on apprend à chaque page des choses qui se glissent bien dans une conversation... par exemple, que *aioi* signifie « vieillir ensemble », que *shoshun* veut dire « début du printemps », que le soleil tape *kan-kan*, la neige tombe *kon-kon* et les cigales font *jii-jii* tandis que les petites vagues font *sāsā*, les moyennes *zāzā* et les grosses *dōdō*. De toutes façons, l'auteur a eu la bonne idée d'ajouter un seul index à la fin du livre et celui-ci renferme uniquement des termes sino-japonais avec leurs caractères correspondants, ce qui est fort pratique lorsqu'on ne se rappelle plus où l'auteur a bien pu mentionner les *setchin*, les cabinets d'aisance des jardins de thé...

Par ailleurs, une raison importante pour laquelle on peut, éventuellement, être porté à terminer le livre a trait à la curiosité que ne manque pas de susciter Berque sur ce que les Japonais, eux, pensent du sujet dont traite l'auteur. Et là, il est difficile d'être complètement déçu car Berque cite, contextualise et interprète nombre de « nippologies » (*nihon-jinron*), un genre apparemment bien prisé où les Japonais exaltent, glorifient, magnifient la spécificité de la culture nipponne. C'est d'autant plus passionnant à lire quand on pense aux Occidentaux qui se creusent les méninges pour comparer favorablement l'Orient à l'Occident, tandis que les auteurs de ces nippologies ont déjà écrit que la comparaison n'était pas possible et que, d'ailleurs, elle n'en valait même pas la peine...

Le livre est divisé en trois parties fort différentes où Berque décrit le cadre géographique de l'archipel, son propre cadre théorique et des données d'un ordre plus sociologique. La première partie suit le pattern type des monographies à caractère exhaustif en nous bombardant de données climatiques, topographiques ou écologiques (dont certaines sont, par ailleurs, fort intéressantes, tel le fait que les îles nipponnes sont encore couvertes aux deux tiers par la forêt), données qui ne sont pas nécessairement interprétées ou insérées dans le cadre analytique développé dans l'ouvrage. Par contre, cette section est agrémentée d'un filigrane sur les processus métaphoriques nippons liés au rapport nature/culture dont les anthropologues japonais affirment que « la culture japonaise [...] n'opposerait pas le domaine de l'homme et celui de la nature » (p. 73). Les opérations d'inversion et de transcodage ou les mécanismes de réduction/déploiement sont fort bien décrits par des exemples de jardins ou de lieux sacrés particulièrement typés. Le tout est bouclé par une discussion sur la nature des archétypes de milieux naturels propres à l'imaginaire japonais et d'un exemple intéressant de la distinction importante entre la valeur symbolique et la valeur expérientielle qui leur sont attachées (c'est-à-dire qu'on accorde une valeur sans mesure à un type de milieu naturel qu'on perçoit comme berceau de ses origines... mais on n'irait pas y passer ses vacances).

Dans la deuxième partie, l'auteur y va de son projet « mésologique », véritable croisade théorique où, reprenant un terme désuet proposé par Bertillon de l'école d'anthropologie de Paris au siècle dernier, il se propose de donner les outils conceptuels et la nomenclature nécessaire à la « mésologie » (théorie des milieux) afin de franchir l'impasse de l'écologie et de la géographie. Il fonde sa révolution sur le fait que ces sciences sont encore aux prises avec le débat « subjectif/objectif » et limitées par une vision déterministe d'une part et imaginarienne de l'autre, points de vue qui placent la nature soit comme déterminante sociobiologique, soit comme construction culturelle. En voulant dépasser ce débat, et afin de se donner des précurseurs comme doit le faire tout innovateur, Berque cite dans un bel élan transdisciplinaire un poïéticien (Dufresne), un psychologue (Gibson, gestaltiste), un physicien (d'Espagnat... un de ceux qui poussent l'intersubjectivité

aux limites du farfelu) et un sociologue (Augoyard, sur les opérations ternaires dans le domaine de la culture) et note que chacun de ceux-ci s'est approché de ce qu'il propose sans toutefois y arriver. Ce collage est d'autant plus difficile à digérer qu'il est basé sur des justifications ridicules; ainsi, il suggère que si d'Espagnat ne pose pas directement la question de « milieu », il travaille essentiellement dans la même veine et le vocabulaire qu'il emploie « rappelle curieusement, à l'occasion, le terme même de mésologie : tel ces champs « mésiques » qui cimenteraient les nucléons... » (p. 143-144). Les mésons, particules sub-atomiques, n'ont absolument rien à voir avec la mésologie, si ce n'est qu'elles ont une masse intermédiaire entre le proton et l'électron ! Ce type de justification langagière, pas drôle du tout, dont se sert Berque revient assez souvent dans son ouvrage et fait régulièrement dresser les cheveux sur la tête. L'auteur se contente ensuite de régler la question en concluant que la culture c'est « ce qui, par et pour l'homme, donne un sens au monde » (p. 165) et la nature c'est « ce qui, dans le monde, n'a de sens ni par ni pour l'homme, mais a un sens dans l'homme et autour de l'homme » (p. 166). Et de compléter avec des notions et des distinctions aussi absconses les unes que les autres, par exemple : *ampliation*, « extension et reproduction », *topicité*, « dimension du non-pareil et du référent », *trajection*, « opération trajectrice (plus abstrait que trajet, ce mot connote spécifiquement la réversibilité) », *trajet*, « opération trajectrice (plus concret que trajection) », etc.

La troisième partie retourne aux nippologies et donne une idée de l'esthétique (de l'incomplétude) japonaise. Hormis le fait que sa théorie trouve le moyen d'en déranger la lecture, cette section contient nombre de renseignements intéressants sur la distinction matrice/patrie, sur le rôle des valeurs ancestrales (et leur marchandage éventuel) dans la limitation et le contrôle des mégaprojets de développement industriel, sur l'immanence des lieux naturels au Japon, sur le collectivisme et sur les principes liminaux mis en valeur à plusieurs niveaux du rapport quotidien nature/culture. La lecture de cette section rappelle la constante historique soulignée par Dematteis (1986: 29) qui veut que les descriptions géographiques d'un groupe se confondent avec un discours socialement et culturellement défini par le pouvoir en place sur les formes d'utilisation et d'organisation de l'espace.

C'est là aussi que Berque illustre un paradoxe important, soit celui de l'attitude « schizophrénique » des Japonais envers la nature : on accorde une importance sans mesure à la nature, mais on la saccage en prétextant que c'est « naturel ». Ce *shizen* (« nature/naturel ») des Japonais, ressemblant au *pijuq* des Inuit ou au *coudon* des Québécois, Berque l'interprète comme une absence d'interrogation sur le pourquoi des choses, comme une justification à partir du moment où les choses « vont d'elles-mêmes » et suggère que les mouvements récents de dénonciation des problèmes environnementaux du Japon correspond en fait à une véritable crise d'identité. Est-ce que les choses vont vraiment d'elles-mêmes, demande-t-il ? L'interprétation est intéressante mais insuffisante. En effet, depuis les années 20, le Japon est divisé entre citadins et paysans, entre modernistes et traditionalistes, entre conservateurs et libéraux; un thème central du roman de Yasushi Inoué, *Une voix dans la nuit* (1985), où son Don Quichotte moderne se sauve de la grande ville peuplée de « démons » mécaniques pour retrouver une nature balisée par les poèmes du Manyô-shû (VIIIe siècle). De plus, les espoirs de l'ère Meiji n'ont pas tout à fait donné les fruits escomptés : on n'avait pas prévu la pauperisation des classes ouvrières, l'aliénation des intellectuels ou la désillusion face aux immenses trusts capitalistes (Reischauer 1973). Aussi, comme le souligne Vogel (1983), le Japon a beau être à l'avant-scène du développement industriel, la dépendance énergétique de l'archipel est extrême et les divisions de la société japonaise, si elles ne sont pas assez déplorées selon les mouvements de gauche, sont manifestes. Ainsi, le Japon connaît sans doute une crise d'identité, mais celle-ci est notamment feutrée par les intérêts nationalisants des grandes entreprises, ce qui, plus qu'un problème identitaire, dénote un problème profond dans le projet social.

Bref, Berque présente et traduit de façon intéressante une littérature et des données rarement accessibles, mais sa création théorique tord-boyaux a tous les effets d'un soporifique puissant.

RÉFÉRENCES

DEMATTEIS G.

1985 *Le metafore della Terra. La geografia umana tra mito e scienza.* Milano: Giangiaco Feltrinelli Editore.

INOUE Y.

1985 *Une voix dans la nuit.* Paris: Publications Orientalistes de France.

REISCHAUER E.O.

1973 *Histoire du Japon et des Japonais.* Paris: Éditions du Seuil.

VOGEL E.F.

1983 *Le Japon médaille d'or.* Paris: Gallimard.

Jacques Grondin
Département d'anthropologie
Université Laval

Jacques CHONCHOL : *Le défi alimentaire. La faim dans le monde*, coll. Essais en liberté, Larousse, Paris, 1987, 280 p.

Au risque de trahir – momentanément – la richesse de l'information factuelle du livre de Jacques Chonchol, on pourrait le considérer comme un guide de politique appliquée dont l'objectif est l'éradication du problème de la faim dans le monde. Rien de moins.

Les ambitions de Chonchol sont fondées. Actuellement à la direction de l'Institut des Hautes Études de l'Amérique Latine à l'université de Paris-III et collaborateur régulier au *Monde Diplomatique*, il est également expert auprès de l'ONU, de la FAO et de l'UNESCO. Originaire du Chili, il y a été ministre de l'Agriculture sous le gouvernement de Allende. Il a publié plusieurs ouvrages, dont le plus connu des anthropologues est peut-être *Paysans à venir. Les sociétés rurales du Tiers Monde* (Paris: La Découverte, 1986). Conférencier recherché, c'est à ce titre qu'il fut l'invité de la Faculté des Sciences de l'Agriculture et de l'Alimentation de l'université Laval en mai 1987.

Après avoir analysé en introduction la nature de la crise alimentaire qui sévit à l'échelle mondiale depuis 1970, l'auteur constate l'échec des stratégies productivistes implantées après la Conférence alimentaire mondiale de Rome en 1974. Non seulement l'engagement pris par les 130 pays représentés à cette conférence de faire disparaître la faim et la malnutrition de la surface de la terre en 10 ans ne s'est pas réalisé, mais le problème s'est amplifié surtout depuis les années 80.

Partant de ce constat d'échec, l'auteur affirme que la résolution de la crise commence par la prise en considération de *tous* les facteurs intervenant dans la chaîne alimentaire, depuis la production jusqu'à la consommation. Il introduit le concept de « système